Le corps du robot humanoïde, de l'humain au-delà de l'humain ?

Promesses, prouesses, projections et programmes

Lionel OBADIA

Université Lyon 2 LARHRA UMR 5190 / ISIR UMR 7222

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.8597

Résumé : Le robot est actuellement au cœur de projections imaginaires relevant de scenarios utopiques (les robots dans la cité, au service de l'humain et comme supports d'assistance : donc comme encore corps, comme coopération au corps, comme prolongement du corps, comme réplication du schéma de la mécanique organique…) ou dystopiques (les robots comme autres corps, corps de substitution, remplaçant les humains dans leurs tâches, dans leur milieu et dans le monde…) qui fait qu'ils sont des corps étrangers mais étrangement humain, ou « trop humain » sur le plan de la corporéité… La gamme des formes de machines dotées de capacités mécatroniques est très large, de même que l'est la relation que les humains entretiennent avec eux. Fondée sur une ethnographie de laboratoires de robotique, d'espaces sociaux d'interface avec les humains (expositions), d'espaces d'appropriation (espaces domestiques, productifs, thérapeutiques…), cette communication examinera les représentations du corps des robots (de catégorie humanoïde) telles qu'elles se déploient dans l'imaginaire collectif actuel, et les effets de miroir déformant avec l'humanité. Car c'est bien via le corps (re) constitué par la mécanique et l'électronique, partiellement (comme membre d'un corps), virtuellement (comme agent conversationnel) ou totalement (comme robot humanoïde) que peut se déployer le jeu de la projection biomimétique entre l'humain et la machine, et nourrir en retour l'imagination des technocorps – augmentés, réparés, améliorés…

Mots-clés : robots ; corps ; humanité

Les robots sont actuellement au cœur de projections imaginaires relevant de multiples scénarios utopiques, d'abord, où se déploient des robots dans la cité, au service de l'humain et comme supports d'assistance. Ils y apparaissent au mieux comme *encore* des corps, comme participation de coopérations entre corps (organiques et mécaniques) [Devillers, 2017]. À cette utopie d'un supercorps (dont il est le prolongement, comme réplication de schémas de la mécanique organique…) répond une dystopie : les robots comme *autres* corps, corps de substitution, remplaçant les humains dans leurs tâches, dans leur milieu et dans le monde…. On peut ainsi dire que les robots sont paradoxalement des corps étrangers, mais étrangement humains, ou « trop humains » sur le

plan de la corporéité. La gamme des formes de machines dotées de capacités mécatroniques est très large, de même que l'est la relation que les humains entretiennent avec elles. Les différents champs de la robotique rendent compte de cette diversité, mais les sciences humaines et sociales ont parfois tendance à adopter une posture à distance des technologies, de n'en évaluer que les impacts sur les pratiques sociales et les représentations collectives, et donc de se couper d'une partie cruciale de la réalité : celle des communautés de « technologues », un label assez large ici utilisé de manière nominale, qui désigne celles et ceux qui pensent, modélisent, programment, construisent, testent et diffusent des robots et dont les valeurs et les croyances sont souvent laissées de côté dans les études sur les impacts sociaux de la robotique, au profit de travaux et réflexions portant sur les usages sociaux et significations culturelles des robots lorsqu'ils sont déployés en société.

Une analyse croisée des designers et des usagers des robots permet de mieux saisir les représentations du corps des robots (de catégorie humanoïde) telles qu'elles se déploient dans l'imaginaire collectif actuel, et les effets de miroir déformant avec l'humanité qu'elles suscitent. Car c'est bien *via* le corps (re) constitué par la mécanique et l'électronique, partiellement (comme membre d'un corps), virtuellement (comme agent conversationnel) ou totalement (comme robot humanoïde) que peut se déployer le jeu de la projection biomimétique entre l'humain et la machine, et nourrir en retour l'imagination de ces technocorps décrits par Munier (2104), avec des modalités différentes d'injection ou d'intrusion de la technologie dans les corps organiques augmentés, réparés, améliorés…

À ce titre, donc, « le » robot (en général) sert de référence butoir pour les analyses sur la technologisation de la société et des corps, dans un mouvement parallèle, du point de vue des SHS, le plus souvent, d'ailleurs, dans une approche critique… Salutaire, la critique enrichit les réflexions sur les avancées spectaculaires des technologies numériques, de l'Intelligence Artificielle (IA) et de la robotique, mais a souvent pour défaut de se situer à telle grande distance des technologies qu'elle se trouve en décalage par rapport à la complexité empirique, et de ne s'en tenir qu'à certaines dimensions (impacts sur les usages sociaux et représentations culturelles).

Dans une perspective socio-anthropologique, David Le Breton a développé une réflexion riche qui agrège les multiples modulations du corps, lequel devient un instrument de socialisation du Soi hypertrophié, dans un écosystème d'identités médiatisées (Le Breton, 2000). Dans ses travaux, Le Breton pointe à plusieurs reprises le rôle, devenu désormais incontournable, des nouvelles technologies dans les nouvelles économies de l'apparence, pour finir dans une critique de l'aliénation technologique : dans son bref essai *Homo silicium* (2014), le socio-anthropologue énonce la destinée funeste du corps humain dans la marche inexorable de la connectivité et de la mécanisation des organes humains.

Pourtant, du point de vue d'une anthropologie tout aussi critique, mais fondée sur d'autres matériaux, une relativisation de cette vue dystopique : à l'occasion d'une ethnographie de longue durée de laboratoires de robotique, d'espaces sociaux d'interface avec les humains (expositions), d'espaces d'appropriation (espaces domestiques, productifs, thérapeutiques…), cette communication reprend la critique de l'*homo silicium*

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

de David Le Breton et la nourrit de contrepoints sur la manière dont la robotique, *via* les acteurs que sont les roboticiens : et dans ce cas, une autre approche du corps et un autre diagnostic sont possibles, tout en reconnaissant pleinement l'avancée de la robotisation de l'humain et de son environnement.

1 Des robots, des humains, des corps

Bien avant son accélération récente, à partir des années 1990, la robotique a été accompagnée par des figures de robot toujours plus centrales dans les développements des imaginaires culturels et SF, et dans les répertoires de la culture populaire (Hall, 2021). C'est par un double travail, donc, de l'imaginaire collectif et de la créativité technologique que la robotique a connu des avancées spectaculaires, d'autant qu'il est établi maintenant que les fondateurs de la robotique moderne étaient des lecteurs de Science-Fiction, et que la Science-Fiction se nourrit des découvertes de la Science (c'est un truisme qu'il est toutefois bon de rappeler)[1]. Si on remonte bien plus loin dans l'histoire, le robot humanoïde (du moins sa représentation) est aussi lointain que l'est *Talos*, l'une des créatures forgées par le dieu grec Hephaïstos, qui, au plus proche de l'imitation des techniques du corps, a façonné un guerrier de métal – alors que le premier robot mécanique est supposé être un oiseau de métal et non un simili humain (par Archytas de Tarente Vie siècle avec JC). Par un intéressant ricochet de l'histoire, l'Antiquité prend sa revanche sur la modernité en continuant d'inspirer les nouvelles créations robotiques (avec le dernier cri du robot bipède dénommé Talos !).

Depuis Maria, femme devenue androïde dans le film *Metropolis* de Fritz Lang jusqu'au déferlement de productions cinématographiques de plateformes comme *Netflix*©, en passant par des blockbusters tels que I-robot, deux éléments caractérisent l'imaginaire du robot : d'une part ses traits et ses attitudes se rapprochent toujours plus de l'humain au point qu'il en adopte la capacité à avoir des sentiments et d'autre part, cette ressemblance toujours plus frappante d'avec l'humanité suscite chez le robot « le désir » (on conserve encore ici les guillemets) de s'affranchir de la domination de son créateur, dans un schéma religieux inversé (la créature contre le créateur) auquel font référence les plus critiques des observateurs du développement de la robotique.

Pourtant ce simili humain, au premier plan de la médiatisation des robots, et central dans l'imaginaire collectif, très loin de figurer la réalité de la robotique, il en illustre un champ particulier : la robotique *humanoïde*. Ce qu'on appelle « robot » recouvre en fait une vaste et complexe gamme de machines autonomes, dont la plupart (80%) sont industriels, des aspirateurs et machines domestiques, des bras articulés dans les chaines de construction ou des mécanismes d'assemblage d'artefacts ou d'autres machines. Les robots à finalité ludique (anthropoïdes, mais affligés d'une dysmorphie afin de les faire ressembler à des jouets) représentant un peu moins de 20% de la production mondiale. Alors que les robots dits d'assistance (motrice ou psychologique) recouvrent un volume très marginal de ces développements (moins de 0,5%)[2]. C'est pourtant dans ce domaine, qui est le plus prometteur que l'on trouve la contradiction

[1] Pour une introduction : Mathieu Ravaud : « Larobotique,unescience"fiction"? », Journal du CNRS, janvier 2004. Ou https://www.afis.org/La-science-fiction-peut-elle-changer-le-monde

[2] Référence : Statista https://fr.statista.com/infographie/9093/bientot-un-robot-chez-vous/

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

aux thèses de *l'homo silicium*. Car la robotique va dans le sens très ambivalent d'un toujours plus *et* toujours moins de corps humain. Et dans le mouvement général d'une technologisation plus accrue de la société, la figure du Robot est d'autant plus troublante qu'elle à l'opposé de la critique qu'Éric Sadin avait déployée contre l'IA, qui serait source de trouble, car figuration d'une intelligence sans corps (Sadin, 2018). Le robot, lui, est à la fois corps et « intelligence », mouvement et comportement. Et plus troublant encore est la figure du cyborg qui est par excellence une silhouette hybride de l'humain qui déploie toute sa complexité dans le domaine de la fiction graphique et visuelle (Guïoux, Lasserre, Goffette, 2004).

Ces métissages biomécaniques, le mouvement du transhumanisme les promeut avec conviction, mais avec l'intention affichée d'amener l'humanité à se dépasser en laissant derrière elle la destinée du corps mortel grâce à une technologie supplétive des fonctions organiques (Kruger, 2021). C'est ce programme frappant le corps humain d'obsolescence et accueillant avec ardeur la fusion avec la technologie, et d'autres programmes apparentés (celui de l'Extropy qui pousse la désincarnation *via* la technologie à son paroxysme) que Le Breton attaque frontalement en dénonçant cette volonté partagée d'écrasement du corps de la « vieille humanité » (2014).

Lorsqu'il explore l'ensemble des nouvelles gammes de la corporéité et des métamorphoses du corps, David Le Breton les associe à une modernité qui représente le cadre imaginaire et praxéologique des turbulences d'un corps désormais soumis à l'impératif du changement, de l'expérimentation, des expériences « extrêmes », de la transformation esthétique… (Le Breton, 2000) Les développements rapides des technologies médiatiques et cybernétiques signent paradoxalement une « fin du corps » dans le cyberespace et la robotisation, alors que les sociétés modernes sont littéralement obsédées par la corporéité dans ses (souvent) nouvelles déclinaisons. Mais une question peut être adressée à Le Breton : « Quel corps ? » – à l'image du débat que l'école de Jean-Marie Brohm avait, dans un registre plus politiquement engagé, engagé dans la sociologie des sports. Il se dégage en effet de la critique de Le Breton une certaine nostalgie pour une conception du corps comme ontologie, totalité indissociable de l'organique, l'émotionnel et l'identitaire que le développement des systèmes médiatiques, cybernétiques et technologies viennent mettre à mal. Le cyborg et *l'homo silicium* apparaissent ainsi comme des figures émergentes, toujours plus hégémoniques dans des sociétés infusées par l'influence des cyber et technocultures, mais références butoir d'une critique de la modernité.

Sans nullement nier à cette analyse son acuité et sa pertinence, on en discutera les tenants et les aboutissants sur la base d'un matériau ethnographique recueilli à l'occasion de recherches menées dans des laboratoires de robotique, lieux d'élaboration et de test *in vivo* de ces technologies. Il n'y a pas à aller loin sur le plan empirique pour constater que ces figurations, qui peuplent l'imaginaire collectif, obligent l'analyse à faire un pas de côté d'une réflexion sur des *modèles* abstraits (du robot, du cyborg, du transhumain…) et à réévaluer ces réflexions au prisme de comportements concrets.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

2 « Robotique assistée » ou la fusion *désirée* entre organique – mécanique

Je retire de la fréquentation assidue de laboratoires de robotique, en France (notamment l'ISIR à Paris), mais aussi de lieux publics et privés et des lieux d'appropriation des technologies digitales et de la robotique que le robot n'est pas la *mort* du corps (humain) *via* la technologie, mais la *revanche* du corps dans le technologique. D'une part, parce que la robotique moderne est lancée dans une course effrénée à la réplication de l'humain (biomimétisme) et décline moins *l'humain* que le *vivant* sous des formes variées : depuis le canard du français Vaucanson (1734) jusqu'à l'Atlas de l'entreprise américaine Boston Dynamics© ou l'humanoïde Ameca de l'entreprise britannique Engineered Arts©, c'est une vaste gamme de réplications d'êtres organiques animés que la robotique reproduit. Et d'autre part, la robotique travaille à la complexité du mouvement humain en le décomposant et le recomposant sous des formes mécaniques : une tête, un bras, une main, des yeux, des jambes, qui répliquent des *parties* de l'humain, mais avec la finalité ultime d'arriver un jour à recomposer une *totalité*, si cela est nécessaire… En outre, l'un des plus importants chantiers de la robotique actuelle est celui des émotions des robots – non plus les émotions humaines suscitées par l'interaction avec les robots, mais des émotions « ressenties » par les robots, à partir d'une mécanique complexe sur laquelle les roboticiens avancent à petits, mais nombreux pas (Esau & Kleinjohann, 2011). Les technologies numériques et robotiques sont supposées participer de cet « Adieu au corps » (2005) et à sa sensualité et ses émotions, un corps débordé sur plusieurs plans : l'assaut des machines et les hybrides que sont les « technocorps » (2013). Mais le modèle d'un corps humain chargé d'émotion qui permettrait de conserver *de facto* à l'humanité sa singularité par contraste au robot qui en serait dénué, sur lequel Lebreton fonde une partie de son rejet de l'*homo silicium*, n'est donc pas tout à fait congruent avec les avancées de la technologie, alors qu'il l'est nettement plus s'agissant de *l'imagination technologique*.

Toute la robotique peut être en effet vue comme une gigantesque variation autour du corps humain sous ses différents aspects (perception, cognition, action, communication, émotion…), dont les roboticiens rappellent qu'elle avait pour finalité première de mieux comprendre le mouvement humain ; en ce sens, le robot est donc initialement un instrument pour étudier l'humain pour mieux y retourner (Giralt, 1997). La course au robot humanoïde et polyvalent, qui reproduirait au plus proche l'humain pour s'en autonomiser, ne représente qu'une partie certes très visible, très médiatisée et très discutée de la robotique, mais n'incarne (sans jeu de mots) qu'une portion congrue de ce domaine de recherche et de production industrielle. Soulignons qu'elle est pourtant celle qui attise et attire les plus acerbes critiques de la part du grand public et des Sciences Humaines et sociales. Les développements d'une robotique *supplétive* de l'humain (partiellement du moins), qui cristallise d'identiques peurs collectives est elle aussi à l'œuvre à travers tout un pan de la robotique dite d'assistance, construit des prothèses ou dispositifs de recouvrement de fonctions locutoires, ambulatoires ou gestuelles. Et c'est celle-ci qui offre le plus explicite contrepoint à l'analyse. Dans sa critique contre le transhumanisme et l'émergence de l'homo silicium, Lebreton note en effet :

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

> « Des prothèses à visée thérapeutique restaurant un organe ou une fonction s'intègrent dans un long processus de réparation et d'ingéniosité de la médecine. Par exemple des pompes à insuline, des pacemakers ou des implants cochléaires qui restituent en partie l'ouïe aux sourds. Certaines unités hospitalières sont occupées par des patients appareillés de toute part, ce sont déjà des cyborgs, intégrés au sein de subtiles procédures informatiques de contrôle qui relaient une part ou l'ensemble de leurs fonctions organiques. En outre, des couplages subtils entre le cerveau et l'ordinateur à partir d'implants amènent des personnes handicapées à reprendre possession de la fonction perdue grâce à une prothèse ou permettent à des personnes immobilisées d'interagir avec leur environnement. Souvent un lien est effectué entre ces malades et la cyborgisation de l'humain « normal » dont ils sont les précurseurs » (Le Breton, 2013).

Ce constat d'une mise en œuvre déjà effective de la robotique d'assistance sert à Le Breton comme moyen de poursuivre dans l'assaut contre le projet transhumaniste. Il établit donc un lien consubstantiel entre la projection utopique (ou dystopique, au choix) d'une marche vers le projet transhumaniste et une certaine forme de robotique d'assistance. Ce faisant, il assimile le projet d'une robotique réparatrice, qui est du côté du soin (*care*) à celui d'une robotique d'augmentation, qui est du côté de la performance ou de l'esthétique, comme deux facettes d'un même mouvement de changement du corps *contre* une forme intègre et intégrale du corps (2013). Ce qu'on entend mettre ici en avant, c'est cette association logique, et les conclusions qui en sont tirées demandent à être relativisées au regard des usages et logiques d'acteurs. En séparant les deux domaines et en focalisant sur ce que la robotique d'assistante est conçue par les roboticiens, ce qu'elle fait aux bénéficiaires de ses découvertes, l'évidence s'impose qu'on a sans doute un peu rapidement assigné à cette dernière des lignes de développement qui sont celles de la première.

À l'appui de ces développements, deux vignettes ethnographiques, puisées de mes carnets d'ethnographe. La première scène se passe dans un laboratoire de robotique de pointe à Paris : des roboticiens et moi-même sommes réunis dans un bureau avec écran nous mettant en contact avec une personne lourdement handicapée, se déplaçant en fauteuil roulant, qui a l'usage de la parole, mais est obligée d'utiliser une ventilation par embout buccal à intervalles réguliers, en raison de troubles neuromusculaires. Volontaire pour tester un dispositif méthodologique développé par le laboratoire, visant, par le biais d'une prothèse qui incluent des capteurs capables de repérer et d'utiliser même de très discrets et limités signaux musculaires permettant de contrôler les prothèses, le jeune homme expose sans complexe – comme j'ai pu le constater dans bien d'autres situations – et même, dans son cas, avec humour et sans nulle morgue ni désespoir, ce que son corps peut faire et surtout ne pas faire, en contraste avec la norme de l'individu en pleine possession de tous ses moyens physiques. L'échange à distance, qui est un premier contact avant une rencontre, est l'occasion au futur « cobaye » d'expliquer avec force détails l'étendue de ses capacités motrices, comment il les mobilise, et comment elles sont attachées à des dispositifs techniques (de respiration, de déplacement dans l'espace, d'écriture). Forts de leur expérience, les roboticiens

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

posent des questions très directes (mais néanmoins avec tact) sur les degrés de mobilité des différents membres qui seraient éventuellement plus aptes à être raccordés à la prothèse. Au fil de la discussion, il apparait qu'un pied du futur « testeur » a encore une amplitude de mouvement qui, à l'observation humaine, semble réduite, mais du point de vue de la robotique, est suffisante pour y déployer l'instrumentation technologique.

À l'issue de l'entretien, les deux roboticiens qui seront en charge de l'opérationnalisation de la prothèse montrent des signes d'enthousiasme manifeste à l'idée que cette faible ressource biomécanique pourra être utilisée pour augmenter les capacités humaines. Emportés par leur passion, ils commencent à mimer les mouvements du pied, évaluent l'amplitude du geste, la rapportent à l'ensemble des autres techniques qui entourent le corps de leur interlocuteur, considèrent les adaptations que la personne a mis en œuvre à l'usage des techniques, imaginent les éléments technologiques à mettre au service de la prothèse… À les entendre et les voir, il est évident que leur exaltation n'est pas focalisée sur les seules prouesses techniques, ou la virtuosité mécanique, mais sur la possibilité de mettre la technologie au service de l'humain. Dans le langage de cette robotique, ce sont des « solutions » technologiques, mais qui sont focalisées sur le corps humain dont la résilience ou l'adaptabilité fait ici le cœur des préoccupations.

Seconde vignette ethnographique : même endroit, même équipe, mais c'est sur le site du laboratoire qu'est accueilli un autre « testeur » de technologie, et là encore, l'ethnographe est le témoin qui enregistre consciencieusement la scène, les acteurs, leurs interactions et réactions.

« Génial ! » c'est par ce mot, retranscrit sur une voix mécanique qui s'exprime *via* interface de communication électronique que la jeune adulte, lourdement handicapée, se déplaçant en fauteuil roulant, ayant une mobilité réduite, et un usage limité de la parole, est invitée à tester un dispositif de déplacement de bras articulé au moyen d'un casque de réalité virtuelle. Là encore l'objectif de lui donner plus de latitude répond à la question du directeur de laboratoire l'interrogeant sur ce qu'elle a pensé de cette session d'essai. Durant toute la séance, les deux jeunes, mais néanmoins hautement qualifiés roboticiens qui l'entourent (les mêmes que ceux de la précédente vignette) lui expliquent longuement comment manipuler le bras, s'inquiètent de la fatigue musculaire de son cou, mobilisé par le port du casque et par les mouvements de tête, évaluent là encore les capacités existantes pour les augmenter. La conception du corps qui anime ces roboticiens est aussi totalisante que l'est la conception traditionnaliste : « un mouvement des doigts c'est un mouvement de tout le corps » affirme l'un d'entre eux, et la finalité de la recherche qu'ils conduisent et des applications qu'ils offrent au public, est à l'évidence celle d'un corps à la motricité étendue, sur la base organique qu'il ne s'agit pas de dépasser, mais bien de « coupler » à la technologie. Et l'interjection enthousiaste de la testeuse est à prendre très au sérieux du point de vue de l'ethnographie comme une posture « indigène » (pour emprunter à l'anthropologie classique) ou *emic* de nature à relativiser l'approche intellectualiste ou ici *etic* d'un monde académique absorbé dans un débat de haute voltige autour de phénomènes vus finalement d'assez loin.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

Ces deux vignettes ethnographiques, certes, locales et donc associées à un contexte particulier, ont pour vertu et fonction d'amener dans le débat autour des robots un peu de matériau pertinent pour réévaluer la question des enjeux de transformation du corps et de l'humanité soulevés par l'avancée de la robotique et de ses produits mécaniques, informatiques et métalliques. On fait trop souvent jouer aux roboticiens le rôle d'apprentis-sorciers qui œuvrent à l'avènement d'un monde bientôt dominé par des machines intelligentes prenant le contrôle sur les humains (tel que décrit par la science-fiction depuis les œuvres d'Asimov jusqu'aux derniers scénarios (Bouée et Roche, 2017). Mais une anthropologie de la *robotique* (qui passe donc par une ethnographie des *roboticiens*) montre que les choses sont bien plus compliquées et qu'il est un peu manichéen d'opposer d'un côté les anthropologues, défenseurs du corps humain, et les roboticiens, qui en seraient les fossoyeurs. C'est entre les deux une question de définition même que ce qu'on entend par « corps ». Une analyse croisée du sens que le terme assume dans les deux champs intellectuels et pratiques révèle d'indéniables convergences au-delà des contrastes, mais révèle également les idées stéréotypées que l'anthropologie nourrit à l'endroit de la robotique (l'inverse est aussi vrai, mais il serait trop long de traiter ce point ici)

3 Retour au corps

Dans un entretien publié dans une revue en ligne, Lebreton pose que « La technologie ne remplacera jamais la sensorialité du corps » avec l'idée que la sensorialité est du côté de l'organique et que la technologie est aliénante et dégradante pour l'humain, et salue les « résistances » de l'humain[3]. Deux points méritent ici d'être soulignés. D'une part, la modernité occidentale, qui est rendue coupable de ces mutations irréversibles et préjudiciables au corps humain alors que depuis la plus haute Antiquité, se révèle une tentation humaine de constituer des machines ressemblant aux humains ou des hybrides d'humains et de machines (Scheid, 2007). Cette tentation largement distribuée dans les cultures « traditionnelles » non occidentales (Héritier, 2007) relativise quelque peu le prisme moderniste : certes, Le Breton a bien pointé que les conditions, éléments et modalités de métissage *modernes* donnent lieu à des formes *modernes* de mutations de la corporéité, mais la charge contre les abus de la modernité suppose de bien caractériser les *ruptures* dans les déjà anciennes ambitions humaines à dépasser sa condition organique par le biais de technologies.

Si, dans son papier particulièrement pertinent et acéré, Le Breton lance une attaque en règle au fantasme d'un *homo silicium*, produit d'une ère digitale et cybernétique, qui se traduit par des projets / programmes culturels, technologiques et économiques, plusieurs points de son argumentation demandent à être discutés. Il y a en premier lieu chez Le Breton une certaine confusion, on l'a vu, entre différentes dimensions de la cybernétique et de la robotique, qui amène l'analyse vers un niveau de généralité d'autant plus discutable, que l'analyse est en outre menée sur des modèles abstraits et peu de matériau empirique. Lebreton met en effet dans un même panier tous les programmes technoculturels (robotique, transhumanisme, cybernétique…) comme s'ils avaient les mêmes aspirations et impacts sociaux : ils sont certes, concomitants dans un

[3] https://www.reussirmavie.net/David-Le-Breton-La-technologie-ne-remplacera-jamais-la-sensorialite-du-corps_a3217.htmll

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

vaste mouvement de technologisation des sociétés, mais se déploient sur des intentions différentes lorsqu'il s'agit du corps, qui peut être dissout / digitalisé, surnuméraire / augmenté technologiquement, hybridé / réparé. De même, la confusion entre robotique d'amélioration et robotique d'assistance ne permet pas vraiment de mettre en relief les conceptions du corps et de ses transformations qui ne sont pas animées par les mêmes intentions.

En second lieu, la charge contre le caractère crypto religieux de l'injonction à la technologisation du corps soulève un éminent paradoxe : c'est une croyance quasiment religieuse et des idéaux presque sacrés que ceux de la robotisation des corps humains, à suivre Lebreton, mais le modèle d'un corps intègre et intégral qu'il défend est tout aussi crypto religieux. C'est celui des monothéismes, qui en condamnent les mutations intentionnelles de quelque nature qu'elle soit (des modifications corporelles anciennes jusqu'aux ajouts technologiques). Par extension, et c'est le troisième point ; on peut se demander si la conception du corps de David Le Breton, repose sur une certaine nostalgie des temps où les femmes et les hommes devaient assumer leur condition de corps organique, ressentant, mais souffrant, avec la fatalité de la maladie, la vieillesse, le handicap, sans possibilité de les affronter. Le terme même d' « altération » du corps dont Le Breton use souvent, reflète par défaut ce modèle d'un corps total et intègre qui lui sert de référence. C'est donc plus qu'une posture épistémologique qui peut se lire dans la condamnation oblique de la volonté d'individus et de sociétés entières d'améliorer leurs conditions d'existence en recourant à la technologie. Certes, il ne s'agit pas de céder à la naïveté et d'opposer un paradigme unanimement technophile à la technophobie latente de la charge menée par Le Breton, mais il appartient à l'anthropologie non pas d'adopter l'une ou l'autre des postures, mais de les évaluer à l'aune de matériaux empiriques pertinents.

Si le robot est l'une des figures majeures du 20e et désormais du 21e siècle, référence butoir sur laquelle se concentrent les idéaux, fantasmes et préoccupations collectives, la robotique (et ses disciplines associées : mécatronique, etc.) peut apparaitre comme participant d'une métamorphose profonde des corps, alternativement qualifiables d'altérations et d'améliorations. Plus qu'un simple *adieu au corps* donc, ou alors un adieu à un corps « traditionnel » fantasmé dans son intégrité physico-psychique, les développements de la cybernétique et de la robotique participent aussi d'un renouveau du corps. Une anthropologie de la robotique examine actuellement, sur la base de solides terrains ethnographiques, ces complexes hybridations des humains et des machines, dans le domaine de l'imaginaire comme dans celui de l'organique (Grimaud, 2015, Vidal, 2012 parmi d'autres.)

Bibliographie

Bouée, Charles-Edouard, Roche, François, *La Chute de l'Empire Humain, Mémoires d'un robot,* Grasset, 2017

Devillers, Laurence, *Des robots et des hommes, mythes, fantasmes et réalité*, Paris, Plon, 2017

Esau, Natasha, Kleinjohann, Lisa, « Emotional Robot Competence and Its Use in Robot Behavior Control". In : Fukuda, S. (eds) *Emotional Engineering.* Springer, London, 2011, p. 119-130.

Giralt, Georges, *La robotique : Un exposé pour comprendre, un essai pour réfléchir*, Paris, Flammarion, 1997

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779

Grimaud, Emmanuel, « Les robots oscillent entre vivant et inerte ». *Multitudes*, 2015, 58 : 45-58.

Guïoux, Axel, Lasserre, Evelyne & Goffette, Jérôme « Cyborg : approche anthropologique de l'hybridité corporelle bio-mécanique : note de recherche ». *Anthropologie et Sociétés*, 28(3), 2004 : 187–204.

Hall, Richard A. 2021, *Robots in popular culture : androids and cyborgs in the American imagination* Santa Barbara, California : Greenwood/ABC Clio

Héritier, Françoise, « Chimères, artifices et imagination » in Changeux, Jean-Pierre (ed), L'*homme artificiel*, Paris, 2007, p. 15-25.

Kruger, Oliver, *Virtual Immortality – God, Evolution, and the Singularity in Post- and Transhumanism*, Berlin, Transcript Verlag, 2021.

Le Breton, David, « L'adieu au corps : vers homo silicium », in : Munier Brigitte (éd.), *Technocorps : La sociologie du corps à l'épreuve des nouvelles technologies*, Lormont, Éditions François Bourin, 2013 (Penser le monde), p. 56 à 64

Le Breton, David, *Anthropologie* du *corps* et *modernité*. Paris, Presses universitaires de France, coll. Quadrige, 2000.

Le Breton, David, *L'Adieu au corps*, Paris, Métaillié, 1999.

Munier, Brigitte (ed) 2014, *Technocorps – La sociologie du corps à l'épreuve des nouvelles technologies*, Lormont, François Bourdin, 2013.

Sadin, Éric, *L'Intelligence artificielle ou l'enjeu du siècle* : *Anatomie d'un antihumanisme radical,* Paris : L' Échappée, 2018.

Scheid, John, « Femmes et *hommes*'*artificiels*' en Grèce et à Rome », in Changeux, Jean-Pierre (ed), L'*homme artificiel*, Paris, 2007, p. 15-25.

Slotine, Jean-Jacques, *Les nouveaux robots. autonomie, neurones, émotions, évolution, socialisation*, Paris, Société d'éditions scientifiques, 2002.

Vidal, Denis « Vers un nouveau pacte anthropomorphique ! Les enjeux anthropologiques de la nouvelle robotique », *Gradhiva*, n° 15, « Robots étrangement humains », 2012, p. 54-75.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identité(s) et sociétés. Volume 2. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005779, doi : 10.17184/eac.9782813005779